

Petites mères, Canada [Québec], 2005, 52 minutes

Jean-Paul Marquis

Number 243, May–June 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marquis, J.-P. (2006). Review of [*Petites mères, Canada [Québec], 2005, 52 minutes*]. *Séquences*, (243), 53–53.



PETITES MÈRES

La réalité de quatre mères haïtiennes du quartier Saint-Michel ayant vécu la grossesse durant l'adolescence est ce que propose Judith Brès dans son touchant premier documentaire, **Petites mères**. S'attaquant à un sujet délicat, Brès a le plus grand mérite de rendre compte d'une situation dite socialement problématique sans pathos aucun. Ici, le thème des difficultés liées à une grossesse prématurée, à la pauvreté, au manque d'éducation, n'a jamais préséance sur les qualités foncièrement humaines de ces jeunes filles. On sent immédiatement une relation complice entre la réalisatrice et ses sujets. Il en résulte des entrevues d'une atmosphère manifestement décontractée, les mères en question se révélant le plus candidement possible.

Les raisons poussant une adolescente à garder un enfant alors qu'elle-même subvient à peine à ses besoins peut intriguer. L'avortement, dans ces cas-là, semble une solution sensée. Par contre, ces femmes considèrent leur situation d'un autre oeil. Une des interrogées, ayant déjà vécu un épisode d'avortement traumatisant, a préféré ne pas revivre cet enfer. Pour l'autre, c'est la religion qui l'interdit. Enfin, une dernière affirme sans aucun cynisme que sa décision d'avoir un bébé durant l'adolescence a été prise au moment où elle avait 13 ans. Parmi les témoignages les plus surprenants se trouve le désir quasi unanime d'élever l'enfant seule. « Les Noirs ont plus tendance à maltraiter et envoyer danser », s'exclame une des mères, ayant visiblement vécu une amère déception amoureuse.

Ces grossesses prématurées sont le résultat de passions amoureuses démesurées combinées à une pauvre éducation sexuelle. Le sourire en coin mais le regret dans la voix, une mère résume assez bien sa situation et celle de ses comparses : « Si c'était à recommencer, j'aurais attendu ». Il est évidemment trop tard pour ces femmes de revenir sur leur décision, mais les nombreuses petites mères en devenir bénéficieraient largement d'un tel document. D'une valeur pédagogique certaine, **Petites Mères**, avec sa vision nuancée et compréhensive, gagnerait à être diffusé dans des écoles où les programmes gouvernementaux d'éducation sexuelle prônant l'interdit s'adaptent mal à la réalité adolescente.

JEAN-PAUL MARQUIS

■ Canada [Québec], 2005, 52 minutes — Réal. : Judith Brès — Scén. : Judith Brès — Avec : Fabienne Comuce, Nadia Joseph, Fanta Camara et Ludwige Abélard — Dist. : ONF.




WINTER DAYS

Champions du court en poésie, grâce à la tradition du haïku et du senryu (même rythmique, mais sujets humoristico-érotiques), les Japonais le sont aussi de la miniature (puces électroniques, sculpture de figurines d'ivoire, etc.). Hokusai a baptisé « manga » le croquis vif et spontané. Et d'un espace réduit, les jardiniers de Yamato ont su tirer expression de la place de l'homme dans l'infini.

Pas étonnant que, lui-même spécialiste du court (brefs films de petites poupées animées), le cinéaste d'animation Kawamoto ait eu l'idée de s'inspirer d'un jeu de poètes et de proposer à plus de trente animateurs de plusieurs pays d'enchaîner leur version d'un poème de Bashō, à condition qu'un lien soit créé entre la fin d'un film et le début du suivant.

Ce lien peut être un élément du récit, eau, chapeau rond; un personnage, Bashō lui-même; un mouvement, celui du cheval relayé par celui d'un train (cheval-vapeur !); une technique, dessin aux traits élancés qui s'épaississent. Outre la nécessaire référence à la saison, on retrouve le plaisir de la citation inhérent au haïku, dont le dialogue entre poètes présents s'accompagne volontiers d'un clin d'œil à des œuvres antérieures : ici, échos de plans célèbres ou de rouleaux peints ou d'estampes.

Mais il y faut la surprise. Le punch certes, mais le contexte, comme dans l'œuvre de Kuri Yoji, fidèle à lui-même et qui donne un cadre érotique inattendu au plus fameux poème de Bashō. Références aussi aux forêts boréales, à l'art abstrait, aux enluminures médiévales. Ces films d'animation, tous courts, deviennent ainsi une seule conversation, proposition au programmeur de courts qui offriraient un concours dont les films donneraient une nouvelle vie au cadavre exquis !

Suit cette conversation, un didactique *making-of* où les cinéastes expliquent en quoi ils ont été touchés et comment ils s'y sont pris pour nous toucher. Le documentaire devient initiation à l'animation, aux problèmes de l'adaptation cinématographique, de l'interculturalité et introduction aux courants actuels de l'animation, de l'écran d'épingle (Jacques Drouin) à la pixillation d'objets (Co Hoedeman), du Russe Norstein au Japonais Takahata. En somme, donnez-moi un court, suggère Kawamoto, et je soulèverai un monde. 

CLAUDE R. BLOUIN

■ FUYU NO HI — Japon 2003, 40 min. — Maître d'œuvre : Kihachiro Kawamoto — Réal. : Kihachiro Kawamoto (et al.) — Scén. : Matsuo Munefusa Bashō — Prod. : Tatsuo Shimamura, pour Imagica.